

## A MON AMI \*\*\*

Mihi parca rura...  
HORACE.

Cher ami, je veux bien croire  
Aux délices de la gloire,  
Mais, indolent troubadour,  
J'aime mieux croire à l'amour.

Je sais bien qu'au fond de l'âme  
Dieu mit plus d'un sentiment,  
L'un pour vous sera dictame  
Qui pour moi sera tourment.  
La gloire nous mène vite  
Aux honneurs que nous visons.  
Elle change un humble gîte  
En de vastes horizons.  
Tandis que l'amour modeste  
A son bonheur tout entier,  
Ne s'occupant pas du reste,  
Se fraye un joyeux sentier.  
Tout compte fait, je préfère  
A la gloire un peu d'amour ;  
Soyez l'homme populaire,  
Je suis l'humble troubadour ;  
Soyez l'homme qui domine  
Les nations à genoux.  
Humblement moi je chemine  
Dans l'ombre faite par vous.  
Soyez la voix qui résonne,  
Soyez la main qui pétrit,  
Je serai plus que personne  
Le poète qui sourit.  
Soyez l'esprit qu'on révère,  
Le bras puissant que l'on craint,  
Je serai l'humble trouvère,  
Content de son ciel serein.  
Or travaillez sans relâche  
Pour la sainte liberté ;  
Le poète a fait sa tâche  
Quand le soir il a chanté.  
Allez droit, je vous regarde ;  
Soyez prudent voyageur ;  
Que toujours le ciel vous garde  
De mon vers sombre et vengeur.  
Car si vous jetez la chaîne  
A tout un peuple effaré,  
Vengeur de la race humaine,  
Alors je vous fêterai.  
Je laisserai là l'idylle  
Au rythme calme et serein,  
La chanson folle et futile,  
Le pas léger du quatrain,  
Et m'armant avec courage  
Du dithyrambe puissant,  
D'ami bienveillant et sage  
Je deviendrai menaçant.

M. J. A. POISSON.

Août 1876.

## LETTRES PARISIENNES

## VII

## LE DUEL

C'était un soir d'été—il m'en souvient  
comme d'hier—dans un bois, où, sous pré-  
texte d'herborisation, je m'étais gavé de  
fraises sauvages.

Lentement, paresseusement, comme le  
ruisseau dont j'entendais le rire et dont  
je suivais les détours, j'avais pris par une  
gorge verdoyante, bordée de chaque côté  
d'arbres gigantesques, qui semblaient dé-  
chirer les nues dans leur vol.

A ce moment, la forêt secouait sur le  
passage des brises ses parfums enivrants,  
et les mille harmonies du soir, s'élevant de  
toutes parts, s'unissaient comme pour don-  
ner une sérénade aux étoiles, qui se mon-  
traient une à une à leur balcon d'ébène.

\*\*\*

On sait qu'un naturaliste est positif, et  
que, lorsqu'il n'est pas tout yeux, il est  
tout oreilles. Ne pouvant plus voir, j'é-  
coutais donc avec une sorte d'intérêt pas-  
sionné. Il y avait des allées et venues et  
des fourmillements dans les gazons, des  
frissons et des coups d'ailes sur les arbres,  
où les oiseaux s'arrangeaient déjà pour  
dormir, des remue-ménage d'insectes dans  
les haies. Le silence lui-même était ravi,  
comme dit Milton, et j'étais près d'oublier  
que le Paradis terrestre est le Paradis per-  
du, quand un cri humain désespéré, sau-  
vage, mais aussitôt étouffé qu'émis, traversa  
l'espace...

\*\*\*

A quelque distance, dans une clairière  
tapissée d'un gazon soyeux comme pour  
une danse champêtre, un groupe d'hom-  
mes s'agitait autour d'un officier qui râlait  
par terre, et sous lui, une mare de sang  
qui s'élargissait à vue d'œil.

Une mousse sanglante affluait aux  
lèvres de la victime, que la pâleur de la  
mort envahissait de minute en minute, et  
dont les yeux se vitrifièrent déjà dans une  
effrayante fixité.

\*\*\*

« Quoi ! m'écriai-je, un assassinat !  
— Veuillez, monsieur, me répondit  
froïdement un des témoins, ne point in-  
tervenir sans mandat, dans une affaire où  
l'honneur seul était en jeu et où toutes les  
règles ont été scrupuleusement observées. »

Je regardai. Deux épées gisaient, l'une  
intacte, l'autre mouillée de sang jusqu'à la  
garde et brisée par l'adversaire, qui s'arra-  
chait les cheveux de désespoir.

C'étaient deux officiers de dragons,  
jeunes tous deux, braves, bien notés de  
leurs chefs, presque intimes.

\*\*\*

Ils s'étaient pris de querelle au jeu la  
veille, sur les minuit, à la suite de provo-  
cations parties de la galerie et après quel-  
ques gorgées d'un grog incendiaire.

« Figurez-vous, me dit un témoin plus  
humain que celui que j'avais interpellé  
d'abord, figurez-vous Nisus et Eurgale se  
réveillant ce matin sur cette pensée qu'ils  
allaient se battre, et se battre à mort... »

« Ils faisaient pitié sous le coup de cet  
arrêt, et dans la première passe au pistolet,  
ils tirèrent en l'air l'un et l'autre. Mais  
deux des assistants ayant réclamé au nom  
des règles, on prit les épées, et dans sa  
préoccupation de ne pas tuer son ami, le plus  
jeune s'est laissé enfermer jusqu'à la garde. »

\*\*\*

Voilà le duel.

Il m'avait fait horreur dans les livres ;  
mais cette scène lui a donné, dans mon es-  
prit, des traits qu'aucune parole ne sau-  
rait rendre.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, la pose pour  
le mal, on peut le dire, a remplacé l'hy-  
pocrisie du bien, et que des philosophes  
qui ne craignent pas de réclamer l'abolition  
de la peine de mort pour les scélérats,  
bondiraient si on leur parlait de laver  
ailleurs que dans le sang la plus banale  
des offenses.

Ménagez le sang, nous crie-t-on d'un  
côté, la vie d'un homme est sacrée, et la  
main du Créateur ne peut pas être écartée  
de force, même une fois, de dessus son  
œuvre.

\*\*\*

Prenez vos épées, nous crie-t-on un mo-  
ment après ; votre honneur est atteint, et  
votre honneur prime votre vie. Le sort  
des armes est le tribunal en dernière in-  
stance pour les grands cœurs. Il n'y en a  
point d'autres qu'un homme courageux  
doive invoquer en certaines circonstances.  
Émandez une réparation, que les té-  
moins seuls peuvent proclamer sur le ter-  
rain d'une lutte à mort ; et votre honneur  
foulé se relèvera, comme par enchantement,  
aux yeux de tout le monde.

L'honneur ! Cela ne vous rappelle-t-il  
point ce médecin qui, voulant voir, dans  
les entrailles de son client, l'effet d'un  
merveilleux remède, l'éventrait d'enthousiasme,  
à seule fin d'être bien sûr qu'il  
l'avait guéri et de le prouver aux autres ?

\*\*\*

Laver son linge sale en public étant un  
principe de duellistes, admis dans notre  
société, il n'y a pas lieu d'être surpris que  
la première éducation elle-même en re-  
flète quelque chose.

Adjoints en bonne place au corps pro-  
fessoral, il y a, dans la plupart de nos mai-  
sons d'éducation, ce qu'on appelle des  
Maîtres de Salle. Des fleurets mouchetés  
sont mis entre les mains d'enfants de  
quinze ans, et entre un thème et une ver-  
sion, ils apprennent à se fendre, à s'effacer,  
à pousser une botte, à parer la tierce et la  
quarte.

\*\*\*

Rien de mieux assurément, s'il s'agis-  
sait d'exercice corporel, d'hygiène ou  
même du cas de légitime défense. Mais  
avec les mots qui sont en l'air aujourd'hui,  
les traits qui se racontent et les livres qui  
se font, il en va tout autrement pour l'é-  
lève du Maître de Salle.

Le bretteur ne tarde pas à avoir un  
prestige à ses yeux. Son regard pétillait  
quand on lui montre, sur la rue, un homme  
qui a eu beaucoup de duels, et en tirant  
pacifiquement avec son Maître de Salle, il  
ne peut s'empêcher de penser tout bas,  
qu'il est en train d'apprendre là la science  
de la vie. Inutile d'ajouter qu'une telle  
idée ne lui viendra point en écoutant son  
professeur de philosophie ou son maître  
d'humanités.

\*\*\*

Il y a aussi la perfide connivence de la  
langue, si féconde en euphémismes tou-  
jours quand il s'agit d'annistier un tra-  
vers favori ou de pallier une erreur po-  
pulaire.

Les romans ont tout fait pour en-  
guinder les mauvaises mœurs en général.  
Mais le duel a créé, à lui seul, tout un vo-  
cabulaire.

Un duel, ce sont des braves qui se disent  
*deux mots*, ou de beaux joueurs qui lient  
*une petite partie*. Les journaux rappor-  
tent qu'un tel a été *superbe sur le pré*, ou  
racontent froidement, entre deux faits-  
divers sur les bains de mer et la pêche  
aux harengs, que deux officiers supérieurs  
ont été obligés *d'en découper*. Le baron  
X... a *échangé* deux balles avec le vicomte  
Y... Une rencontre a eu lieu entre deux  
joueurs, dont le plus jeune a reçu *trois  
pouces de fer* dans la poitrine, etc. etc.

\*\*\*

C'est avec cette phraséologie qu'on  
monte des têtes où fermentent déjà toutes  
les passions ; et *l'honneur* trouve mille  
occasions d'entrer en lice.

Voici par exemple le jeune P..., qui a  
des créanciers plus nombreux que le sable  
de la mer, à ce point que les mauvaises  
langues de son café, prétendent qu'il est  
toujours à cheval ou en voiture pour les  
éviter plus facilement, mais qui, chose à  
peine moins difficile que la quadrature du  
cercle, ne voudrait pas qu'il en fût ques-  
tion entre ses camarades.

Or, l'autre jour qu'il avait des raisons  
avec son pur-sang dans l'avenue du Bois  
de Boulogne, l'un dit :

« Qu'a donc le cheval de P..., aujour-  
d'hui, pour se cabrer avec une telle fu-  
reur ? »

— Tu ne sais pas, dit l'autre : je parie  
qu'il lui doit de l'argent !

\*\*\*

Le mot était trop vif pour n'être pas  
répété, et d'échos en échos, il arrive aux  
oreilles du débiteur susceptible. Fureur  
de celui-ci, et informations pour remonter  
à la source.

Or, vous le savez, une mauvaise plaisan-  
terie est un fils illégitime dont personne  
ne veut se reconnaître le père, et que cha-  
cun cependant promène avec soi. P... se  
fût donc éternisé dans ces recherches et  
ses jugements également téméraires, si le  
coupable, soit loyaute, soit vantardise, ne  
se fût, trois jours après, déclaré lui-même.

\*\*\*

On apprenait, le soir même, que les té-  
moins de P... avaient eu une entrevue  
avec ceux de son agresseur... en paroles,  
et qu'on était tombé d'accord pour que la  
rencontre eût lieu le lendemain au pisto-  
let, à quinze pas.

Le piquant de l'affaire, aux yeux de  
toute cette jeunesse dorée, c'était que les  
adversaires étaient compatriotes, amis  
et même quelque peu parents ; que le  
mauvais plaisant était fils unique d'une  
mère veuve, ce qui n'empêche pas le féroce  
P... de faire décider que l'on tirera au  
sort les pistolets, dont un seul sera chargé.  
Par où l'on voit que tels peuvent trem-  
bler devant un créancier et en présence  
d'une échéance, qui envisagent sans sour-  
ciller une mort d'homme.

\*\*\*

Le lendemain, les deux pauvres jeunes  
gens se rendaient sur le terrain, navrés au  
fond, et tétant leur pipe pour se donner  
une contenance.

Il n'y a rien d'atroce, a-t-on dit, comme  
de ne pouvoir être triste ; et je n'ai pas  
besoin de vous dire que les témoins ne  
permettaient point d'attendrissement à  
pareil moment. Les témoins sont des  
gens importants, qui savent les règles sur  
le bout du doigt, et qui entendent à mer-  
veille la mise en scène de l'honneur...  
Mais il ne faut pas vivre deux jours avec  
eux pour s'apercevoir qu'ils tiennent plus  
au décor qu'à la pièce.

\*\*\*

Ils eurent lieu d'être satisfaits (au nom  
de l'honneur) dans le cas dont nous par-  
lons. Du premier coup, P..., qui avait  
eu au sort le pistolet chargé, fracassait le  
crâne de son adversaire.

Sans doute, à la vue de ce sang, au  
spectacle de ces agonies, il arrive parfois  
que le bon-sens et l'humanité reprennent  
le dessus ; que le vainqueur revient chez  
lui bourrelé de regrets, et que mille vieux

préjugés de conscience se réveillent ; il ne  
peut éviter les rêves sanglants de ses nuits  
pendant le jour, et lentement, comme l'a  
dit quelqu'un, *ces morts le tuent*.

Mais l'opinion n'a pas l'habitude de  
compter avec ces repentirs individuels, et  
le duel garde son funeste prestige.

\*\*\*

L'armée en est plus affolée que n'im-  
porte quelle autre catégorie sociale. Aussi,  
les rencontres y sont-elles fréquentes, par-  
ticulièrement entre les officiers. Après  
eux, les simples soldats et les sous-offi-  
ciers s'en font honneur et gloire.

Il faut entendre les propos de la cham-  
brée à ce sujet ! et avec quelle religieuse  
componction les *anciens* parlent du duel  
et célèbrent ces lugubres estaflades.

« Mes amis, disait un jour un brigadier  
de cavalerie, nous devons avoir le plus  
grand respect pour les saints, qui sont des  
personnages honnêtes et même recomman-  
dables. »

— Pardon, brigadier, interromp le ma-  
réchal des logis, il y en a un que je ne  
puis consentir à honorer : c'est saint  
Georges, qui a tué un dragon. »

Le brigadier répond d'un ton ému :  
« Il y a là, en effet, un souvenir pénible  
pour le régiment ; mais s'ils se sont battus  
dans les règles et avec l'autorisation du  
colonel, nous devons oublier ! »

TH.-B. DE LA GUIERCHE.

Paris, septembre 1876.

\* — Le *Punch* a souvent des fusées de gaieté  
bien étonnantes.

Témoin l'entrefilet suivant, que nous repro-  
duisons, malgré certains passages peu propres à  
flatter notre amour-propre national :

## L'AVENIR DE LA QUESTION D'ORIENT.

## Solution désirée par la Russie.

1877. La Serbie, le Monténégro et la Rouma-  
nie sont placés sous le protectorat de la Russie.

1878. Les provinces placées sous le protectorat  
sont soumises à un vice-roi russe.

1879. Important traité conclu entre la Russie  
et la Grèce.

1880. Couronnement à Constantinople de l'em-  
pereur Alexandre comme czar de toutes les Rus-  
sies, de toutes les Grèces et des deux Turquies.

## Comment l'Allemagne entend la question.

1877. Remontrances à la France pour avoir  
favorisé la Turquie.

1878. Remontrances à la France pour avoir  
sympathisé avec les provinces insurgées.

1879. Remontrances à la France pour avoir  
gardé la neutralité.

1880. Guerre déclarée à la France.

## Solution de la question d'après la Turquie.

1877. Emprunt à l'Angleterre pour déclarer la  
guerre à la Russie.

1878. Emprunt à l'Angleterre pour déclarer  
la guerre à l'Allemagne.

1879. Emprunt à l'Angleterre pour déclarer la  
guerre à la France, l'Autriche, l'Italie, la Grèce,  
le Danemark et les États-Unis.

1880. Emprunt à l'Angleterre pour déclarer la  
guerre à la Grande-Bretagne.

## Solution d'après l'Autriche.

1877. Négociations avec une grande puissance.

1878. Négociations avec deux grandes puis-  
sances.

1879. Négociations avec toutes les grandes  
puissances.

1880. Négociations avec les quatre coins du  
globe.

## Solution d'après l'Angleterre.

1877. La constitution anglaise donnée à toutes  
les provinces insurgées.

1878. Introduction et création à Belgrade, Ra-  
guse et Constantinople des journaux à un sou ;  
glaces (à la vanille) à un sou ; omnibus à bon  
marché et plum-pudding populaire.

1879. Conversion du sultan. Etablissement en  
Turquie de chambres des lords et des communes.  
Les provinces insurgées sont traitées comme les  
colonies anglaises. Inauguration à Constanti-  
nople du chemin de fer souterrain.

1880. Paiement de l'emprunt turc.

## Solution de la question d'après la France.

1877. Révolution. Essai loyal de la monarchie  
traditionnelle et héréditaire : Henri V, par la  
grâce de Dieu, roi de Turquie et de Serbie,  
monte sur le trône d'Abdul-Aziz qui a fait un  
plongeon forcé dans le Bosphore. Les Turcs se  
convertissent à l'ultramontanisme : Dieu est  
Dieu, et Veillot est son prophète !

1878. Révolution. Barricades dans les rues de  
Constantinople. Les trois glorieuses. Le duc  
d'Aumale est élu roi constitutionnel des Turcs  
sous le nom de Philippe-Pacha Ier.

1879. Révolution. Napoléon IV se fait empe-  
reur des Turcs à la suite d'un coup d'Etat noc-  
turne, ratifié bientôt par plusieurs plébiscites.  
Création à Constantinople d'une rue Breda. No-  
ces et festins.

1880. Révolution. Proclamation de la Républi-  
que turco-serbe. Immortels principes et suffrage  
universel. Election d'une assemblée nationale.  
Le maréchal Bonboul Pacha est nommé prési-  
dent de la République. — La prospérité renait  
en Turquie et l'équilibre européen est enfin re-  
trouvé.